Quarante-quatrième année. — N° 184 (EDITION DU MATIN) LUNDI 3 JUILLET 1899

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Nationale, 78, et à la librairie Watteeuw, rue Saint-Jacques, 39. — A Paris, à l'*Agence Havas*, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 46, rue de la Madeleine. — A Mouscron, chez M. Henri Leroux, rue de la Station. — En vente à Paris : aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

LE DÉBARQUEMENT DE DREYFUS -- SON ARRIVÉE A RENNES

◆ *CE NUMÉRO*
Comprenant HUIT PAGES
NE DOIT ÊTRE VENDU
QUE 5 CENTIMES ◆

BOURSE DE PARIS

du SAMEDI 1er JUILLET
(Par dépêche de notre Correspondant Spécial)

Cours précéd.	Tendance: lourde	Ouverture	2 h. 25	Clôture
101 87	3 0/0	101 07	101 02	101 05
... ..	3 0/0 Amortissable	... ..	... ..	... ..
... ..	3 1/2 0/0	102 67	102 67	102 65
3990 ..	Banque de France	... ..	... ..	4000 ..
4071 ..	Banque de Paris	4090 ..	4090 ..	4088 ..
610 ..	Comptoir National	... ..	... ..	612 ..
703 ..	Crédit Foncier	... ..	... ..	... ..
948 ..	Crédit Lyonnais	950 ..	950 ..	951 ..
600 ..	Société Générale	595 ..	595 ..	602 ..
1873 ..	Lyon	... ..	... ..	1873 ..
... ..	Midi	... ..	... ..	... ..
1460 ..	Nord	... ..	... ..	1465 ..
... ..	Orléans	... ..	... ..	... ..
1105 ..	Gaz	... ..	1123 ..	1110 ..
675 ..	Métaux	... ..	... ..	... ..
3649 ..	Suez	3660 ..	3660 ..	3669 ..
505 ..	Dynamite	... ..	... ..	525 ..
95 50	Italien	95 70	95 80	95 65
... ..	Russe Consolidé 4 0/0	... ..	... ..	... ..
91 ..	— 0/0 or 1894	... ..	... ..	91 10
... ..	— 4 0/0 1894	... ..	... ..	... ..
... ..	— 3 1/2 0/0 1894	... ..	... ..	91 05
... ..	Banque Impériale	... ..	... ..	505 ..
... ..	Andalous	... ..	... ..	248 ..
... ..	Autrichiens	... ..	... ..	746 ..
170 ..	Lombards	164 ..	164 ..	164 ..
723 ..	Méridionaux	... ..	... ..	726 ..
175 ..	Nord-Espagnol	181 ..	179 ..	181 ..
210 ..	Saragosse	220 ..	217 ..	220 ..
62 45	4 0/0 Extérieure Espagne	62 05	61 90	62 25
... ..	3 0/0 Portugais	26 85	26 85	26 25
... ..	4 0/0 Hongrois or	... ..	... ..	... ..
... ..	4 0/0 Turc ..... série B.	... ..	... ..	... ..
26 55	— ..... série C.	26 70	26 70	26 70
23 90	— ..... série D.	23 40	23 40	23 40
128 25	Chemins Ottomans	127 50	127 ..	127 ..
563 ..	Banque Ottomane	569 ..	569 ..	569 ..
... ..	Tabacs Ottomans	300 ..	300 ..	300 ..
... ..	Égypte	... ..	... ..	... ..
... ..	Alpines	... ..	... ..	... ..
77 50	Rio Af. Chartered	... ..	82 ..	82 75
... ..	Buffelsdoorn Estate	... ..	... ..	25 ..
110 ..	Cappe Copper	106 ..	111 ..	113 50
54 ..	Champ d'Or	... ..	54 ..	54 ..
178 ..	Consolidated Goldfields	190 ..	193 ..	190 50
707 ..	De Beers	721 ..	732 ..	731 50
601 ..	Ferreira Gold	... ..	... ..	613 ..
196 50	Geldenhuis Estate	207 ..	205 ..	210 ..
... ..	Huanchaca	56 ..	57 ..	57 ..
53 ..	Langlaagte Estate	... ..	... ..	85 ..
... ..	Mines d'Or (Comp. Franç.)	... ..	... ..	... ..
60 25	Mozambique (Comp. de)	62 ..	62 50	64 50
... ..	Mossamedes (Comp. de)	... ..	... ..	48 75
71 ..	Randfontein Estate	73 ..	73 ..	75 ..
1147 ..	Rio Tinto	1151 ..	1152 ..	1173 ..
252 ..	Robinson Gold	270 ..	268 ..	265 50
159 ..	Simmer et Jack	168 ..	168 ..	167 50
... ..	Skeba	... ..	... ..	31 50
205 ..	Tharsis	210 50	207 ..	214 ..
46 50	Transvaal Consol.	53 50	52 50	52 75
... ..	French South Afric.	... ..	... ..	... ..
180 50	East Rand	173 ..	175 ..	173 50
89 ..	Robinson Bank	... ..	... ..	94 ..
63 50	Brésil 4 0/0	64 ..	64 ..	63 95
72 ..	Brésil 5 0/0	73 ..	73 10	73 50
... ..	Chinois 4 0/0	... ..	... ..	... ..
... ..	Tonkin 2 1/2 0/0	... /.	... /.	... /.
107 7/16	Consolidé Anglais	... /.	... /.	... /.
25 18	Chèque	... /.	25 18	25 18
... ..	Argentine (République) 5 0/0	... ..	... ..	... ..

COURS AU COMPTANT. — Paris, 1er juillet

VILLE DE PARIS		Cours préc.	Clôt.	CREDIT FONCIER		Cours préc.	Clôt.
OBLIGATIONS	1855 3 0/0	—.—	—.—	Bons 1887		53.50	53.00
	1865 4 0/0	550.00	547.00	Bons 1889		51.00	50.75
	1869 3 0/0	422.00	421.25	Commun.	1879	490.00	490.00
	1871 3 0/0	410.00	410.00	—	1880	495.00	495.00
	1875 4 0/0	551.00	550.00	—	1891	393.00	393.00
	1876 4 0/0	550.00	547.50	—	1892	494.00	493.00
	1886 3 0/0	—.—	—.—	Foncières	1877	000.00	000.00
	1886 3 1/4	...	...	—	1879	496.00	498.00
	1892 3 1/2	382.50	385.50	—	1883	457.00	455.00
	1892 3 1/2	99.25	100.00	—	1885	479.00	479.00
				—	1885 5 0/0	400.00	400.75
				—	1895	479.00	479.00

BOURSE DE LILLE DU 1er JUILLET 1899

Albi	1875 ..	Courrières	2498 ..	Lens	... ..
Anche	... ..	Crespin	267 50	— 400e	555 ..
Anzin	... ..	Denain-Anz.	920 ..	Lievin	2010 .
Aniecourt	... ..	Douchy	995 ..	Liévin Aire	... ..
Blanzy	... ..	Dourges	24800 ..	Marles 30 %	... ..
Bruay	2230 ..	— 400e	248 ..	— 70 %	... ..
— 20e	... ..	Drocourt	... ..	Meurchin	... ..
Bully-Grenay	3700 ..	Escarpelle	775 ..	— 5e	... ..
Campagnac	... ..	Ferfay	... ..	Ostricourt	... ..
Carvin	4700 ..	Fompes	... ..	Thivencelles	... ..
Clarence (la)	999 ..	Flines	... ..	Vicoigne	... ..

BOURSE DE BRUXELLES DU 1er JUILLET 1899

Empr. 3 p. c., 1re s. 97.00 — Empr. 3 p. c., 2e s. 97.00. — Empr. 3 p. c., 3e s. 97.25 — Empr. 2 1/2 p. c. 88.00. — Anvers 1887, 2 1/2 p. c. 104.50. — Bruxelles, 2 1/2 p. c. 1886 106.00 — Gand 1896 lib. 87.00.

Bourse Commerciale de Paris

du 1er juillet 1899

Avoines	Ouv	Clot	Lin	Ouv	Clot
Courant	18.00	18.45	Courant	48.00	49.00
Prochain	17.90	17.90	Prochain	47.75	48.75
Juin Juillet	17.15	17.25	4 premiers	46.25	46.25
4 premiers	17.25	17.25	4 mars	46.25	46.25
4 mars	00.00	00.00	**Colza**		
Seigles			Courant	50.25	50.25
Courant	13.50	13.50	Prochain	50.75	50.75
Prochain	13.50	13.50	4 premiers	51.75	51.75
Juin-Juillet	14.00	14.00	4 mars	52.75	52.75
4 premiers	14.25	14.25	**Alcools**		
4 mars	00.00	00.00	Courant	42.25	42.50
Blés			Prochain	42.25	42.75
Courant	20.25	20.35	4 premiers	38.00	38.50
Prochain	20.65	20.65	4 mai	37.75	38.00
Juin-Juillet	20.95	21.10	**Sucres**		
4 premiers	21.25	21.25	Courant	35.62	35.87
4 mars	00.00	00.00	Prochain	35.75	36.00
Farines			4 premiers	.....	.....
Courant	43.55	43.70	4 mars	30.62	30.75
Prochain	43.95	44.00	4 mai	.....	34.75
Juin-Juillet	.....	.....	Roux	.....	106..
4 premiers	28.70	28.90	Raffinés	.....	.....
4 mars	00.00	00.00	Circulation	000.00	sacs
Corbeil	.....	47..			

AU MUSÉE DES INVALIDES

On annonçait, ces jours-ci, non sans une pointe d'ironie, que la famille du général d'Aboville venait de faire don, au musée historique des Invalides, de l'épaule d'acier de cet officier supérieur. La nouvelle a surpris d'abord. On parle, assez souvent, d'officiers qui portent un corset. On en cite beaucoup moins qui s'offrent des épaules en métal.

Quel sort allait être *réservé à ce glorieux* débris ? Où allait-on placer l'humérus de ce nouveau *Bras d'Acier ?*

Le distingué conservateur du musée des Invalides a bien voulu nous fournir, à cet égard, quelques renseignements.

— Quand on aura fourbi et remis à neuf cette pièce d'acier, rouillée par le manque d'usage — qui donc a dit que la rouille des choses militaires était pétrie de sang et de gloire ? elle sera dûment cataloguée et mise à une place d'honneur dans l'une des deux salles provisoires de notre musée. Si l'acier était capable de tressaillir, continue le conservateur, j'oserais dire que l'épaule du général d'Aboville aura des tressaillements d'aise à se sentir entourée d'aussi glorieux objets.

Et, d'un geste attendri, le capitaine montre les plus précieuses reliques du nouveau musée.

Ici, dans un écrin de soie bleue, c'est le minuscule boulet — on a fait des progrès, depuis ? — qui, aux côtés du petit d'Elbeuf, pâmé de douleur, dit Madame de Sévigné, tua Turenne. Là, c'est la jambe de bois du général Daumesnil. Cette jambe de bois est en bronze, d'ailleurs. N'est-ce pas le symbole de la merveilleuse trempe d'âme de celui qui, aux alliés le sommant de rendre le donjon de Vincennes, répondait, narquois: — Je vous rendrai Vincennes, quand vous m'aurez rendu ma jambe!

O épopée dégringolant dans la prose bourgeoise! Quand le général Daumesnil rétabli dans ses fonctions de gouverneur de Vincennes, mourut en 1833, la jambe de bronze était en réparations chez maître Brou, un serrurier du voisinage. Oublieuse de tant de gloire, la famille oublia le moignon de fer. Indigné, Brou le mit sous un globe et pieusement le conserva.

Quand il passa la main à son successeur Lebœuf, en même temps que son magasin, il lui légua la jambe du général. Lebœuf était un respectueux. Il vénéra le vieux débris. Parfois, il le montrait à ses enfants. Il le leur montra tant et si bien qu'un jour il dut s'en séparer. Son petit garçon s'en était fait le pied d'une échasse. Déposée au fort de Vincennes, la jambe a été envoyée de là au musée d'Artillerie.

Plus loin, c'est le maxillaire inférieur — en argent, s'il vous plaît! — du général comte Charmorin, défiguré par un boulet à Wagram.

— Tu t'es fait massacrer, lui dit Napoléon apitoyé. Je suis désolé.

— Peuh! fit le héros... J'avais une si sale g... que je suis presque content qu'on me l'ait démolie.

Napoléon sourit et dit au général :

— Tu ne parleras plus de ta sale g... Je vais t'en faire fabriquer une en argent.

Trois semaines après, le vaillant soldat recevait, en même temps que le grand cordon de la Légion d'honneur, une superbe mâchoire en argent.

— Tu peux te vanter, toi, d'avoir de la chance, lui cria Murat à leur première entrevue. Tu es sûr, au moins, en cas de révolution, de ne pas mourir de faim. Tu auras toujours la ressource de vendre ta mâchoire pour manger!

Ces histoires, agréablement contées, ne m'empêchent pas d'admirer les débris du *Talpack* du général Langlois qu'un boulet lui enleva galamment à Inkermann, avec quelques cheveux. Ils sont restés collés sur le cuir bouilli de la coiffure. A côté, une tabatière du lieutenant Etienne Blot et dedans, la balle qui tua ce vaillant et une esquille d'os de la jambe.

La promenade continue, entre les plus glorieuses reliques dont une nation puisse s'honorer : armes et costumes de preux, uniformes loqueteux, effiloqués au vent des mitrailles et des victoires. Oh ! la tunique du général Douai, le héros de Wissembourg, avec, au milieu, deux trous ronds, sinistres !... Il semble qu'une poussière de gloire flotte dans ces salles où l'histoire se hausse jusqu'à l'épopée.

Et nous nous inclinons, presque ému devant le dolman poudreux, terni, déchiré, troué de balles d'*Angélique Duchemin, veuve Brûlon*, sous-lieutenant, je dis, sous-lieutenant au 22e léger.

O temps où des femmes méritaient d'être nommées officiers par le Grand Empereur, sur le champ de bataille! Entouré du clairon qui sonna l'assaut à Malakoff, d'une ceinture ensanglantée des hussards de Bercheny, à deux pas du drap mortuaire qui couvrit la dépouille du mort de Ste-Hélène, cet uniforme flamboie dans un rayonnement de gloire !... Tout à côté, une crosse brisée de fusil, déterrée sur le champ de bataille d'Iéna apparaît, crânement entourée d'un débris de drapeau tricolore — immortelle espérance qui transfigure la défaite!

Comme nous sortons, je dis à l'aimable officier qui m'a servi de guide :

— Votre musée s'enrichit tous les jours, à ce que je vois. Mais il vous manque une pièce... Espérons, d'ailleurs, qu'elle vous manquera encore longtemps.

— Laquelle ? dit-il intrigué.

— Le ventre en argent du général de Galliffet.

CHOSES ET AUTRES

M. de Grandcour, en compagnie de quelques amis, fait un petit tour au Bois.

— Etonnant, s'exclame quelqu'un, comme ces arbres ont poussé depuis l'année dernière !

— Parbleu ! dit M. de Grandcour, ils n'ont pas autre chose à faire...

Réflexion d'un spectateur qui assiste à une représentation de *Si j'étais roi*, à la Renaissance, au moment où le ténor chante

J'ignore son nom, sa naissance ;

— On voit bien qu'il ne s'agissait pas de... Dreyfus !

Informations

La santé de M. Krantz

Paris, 1er juillet. — Rencontré, hier, rue Saint-Dominique, à sa première sortie, M. Krantz, ancien ministre de la guerre.

M. Krantz a déclaré que, bien que se sentant remis de l'indisposition qui l'a atteint avec toute sa famille, il se trouvait encore très fatigué et éprouvait le besoin de prendre beaucoup de repos.

La famille de l'ancien ministre de la Guerre, bien que tout danger soit maintenant écarté, a été aussi très frappée par l'incident que l'on sait.

M. Waldeck-Rousseau et le grand cercle républicain

Paris, 1er juillet. — M. Waldeck-Rousseau a donné sa démission de président du grand cercle républicain. Le motif avoué de cette démission est l'incompatibilité qui existerait entre les fonctions de ministre de l'intérieur et celles de président du grand cercle républicain. Mais le motif vrai, dit-on, est la division qui règne entre les membres du cercle, depuis l'envoi à M. Waldeck, de la lettre de M. Audiffred.

Les habitations à bon marché

Paris, 30 juin. — L'amendement suivant au projet de loi relatif aux contributions directes et aux taxes y assimilées de l'exercice 1900 a été présenté par M. l'abbé Lemire, *député*.

Article additionnel : Le paragraphe 2 de l'article 9 de la loi du 30 novembre 1894 (relative aux habitations à bon marché) est modifié de la manière suivante : « Cette exemption sera annuelle ».

Supprimer les mots qui suivent : « et d'une durée de cinq années à partir de l'achèvement de la maison ».

Nouvel explosif

Une dépêche de New-York au *Daily Telegraph* annonce que le département de la guerre a terminé les essais d'un nouvel explosif auquel on a donné le nom de « thorite ».

On assure que le département de la guerre offrira un million de dollars pour l'achat de cet explosif.

La condamnation d'une empoisonneuse en Angleterre

Londres, 1er juillet. — Les journaux annoncent que la femme Anscele, accusée d'avoir tué sa sœur, internée dans un hospice d'aliénés, en lui envoyant un gâteau empoisonné, a été condamnée à mort par la cour d'assises de Hertford.

Attaque contre les Européens à Mong-Tsé (Chine). -- Grave situation

Pékin, 1er juillet. — Le consul de France à Mong-tsé vent de faire connaître que la situation de la ville est toujours la même. Les Européens, au nombre de 38, et bien armés, se sont réfugiés chez le tao-taï après le siège du consulat. Le toa-taï répond de leur sécurité. La population de Mong-tsé ne se montre pas hostile. Le consulat est gardé par des troupes chinoises qui ont repoussé une nouvelle attaque.

M. Guillemotot et M. Wiard, avec le personnel de la mission technique, se trouvent toujours à Yun-Nan-Fou. On ne signale de ce côté aucun incident.

Un conseil municipal composé en partie de femmes

Les habitants de la petite ville de Beattie, dans le Kansas septentrional, écœurés par la corruption de la municipalité, viennent de mettre le gouvernement municipal dans la main des femmes. Mme Totten, femme d'un riche négociant, a été élue maresse. Le secrétaire de la mairie et la majeure partie des nouveaux conseillers appartiennent également au beau sexe. Tout le personnel de l'administration municipale, la police comprise, a été changé et remplacé en grande partie par des femmes.

LES ACCIDENTS DU TRAVAIL

Nous trouvons dans l'*Officiel* de samedi la loi relative à la résiliation des polices d'assurances souscrites par les chefs d'entreprises soumis à l'application du 9 avril 1898 sur les accidents. En voici le texte :

« *Article unique.* — Pendant une période d'un an à partir du jour de la promulgation de la présente loi, les polices d'assurances — accidents concernant les industries prévues à l'article 1er de la loi du 9 avril 1898, et antérieures à cette loi — pourront être dénoncées par l'assureur ou par l'assuré au moyen d'une déclaration au siège social ou chez l'agent local dont il sera donné récépissé, soit par acte extrajudiciaire.

» Les polices non dénoncées dans ce délai seront régies par le droit commun. »

COMMENT ON DEVIENT CENTENAIRE

S'il n'est guère facile de devenir centenaire, au moins l'on peut dire que cela est à la portée de toutes les bourses. M. Javal a fait une laborieuse enquête qui ne laisse aucun doute à cet égard, ses résultats se trouvent consignés dans l'Intermédiaire des biologistes. Nous allons les résumer pour l'instruction des nombreux candidats centenaires qui nous lisent.

Tout naturellement, pour élucider la question, M. Javal s'est adressé aux centenaires eux-mêmes, en procédant par la voie d'un questionnaire comprenant sept paragraphes : la nourriture, la boisson, l'exercice, les vêtements, le chauffage, le tabac et les conditions spéciales auxquelles la longévité est attribuée par le sujet lui-même.

Au point de vue de l'alimentation, toujours elle est simple et frugale, plutôt végétarienne. Deux centenaires sont des mendiants qui n'ont pas toujours à manger à leur faim. Plusieurs centenaires insistent sur le grand usage qu'ils font du sucre. Ceci est en parfait accord avec les données de la physiologie sur la haute valeur nutritive du sucre. On sait d'ailleurs que le sucre est même entré dans l'alimentation des armées en campagne ou en manœuvres. (France et Allemagne).

Sur 30 centenaires, il y a 15 total-abstinents au point de vue de l'alcool ; des 15 autres, deux seulement usent ou ont usé immodérément de vin et de spiritueux ; les 13 autres font une consommation très minime de boissons alcooliques. Il est à remarquer que tous les abstinents déclarent naïvement s'être privés de vin ou de bière non par raison, mais bien plutôt par nécessité: presque tous, en effet, sont pauvres, et, à l'époque où ils ont contracté les habitudes de tempérance qu'ils ont gardées plus tard, le vin et la bière étaient beaucoup plus rares qu'aujourd'hui dans les campagnes. M. Javal ne croit pas qu'il soit possible de tirer de ces constatations une déduction ferme.

L'enquête n'apprend rien de particulier au point de vue du vêtement et du chauffage. A noter que beaucoup de centenaires fument ou prisent.

Voici qui est autrement intéressant: presque tous les centenaires sont des travailleurs manuels qui se lèvent et se couchent avec le jour; presque tous prennent beaucoup d'exercice. Pas d'intellectuels parmi eux — Chevreuil fut une exception, — ce sont d'ordinaire des manouvriers et des agriculteurs, travaillant ou vivant en plein air et exerçant ou ayant exercé des professions salubres par excellence.

A noter que, dans la plupart des cas, on trouve, dans leurs familles, de nombreux exemples de longévité : il y a là, à n'en pas douter, une prédisposition héréditaire.

Mais à quelles causes les centenaires eux-mêmes attribuent-ils leur longévité extraordinaire? Ici, il y a unanimité, et tous indiquent la disposition du caractère: la bonne humeur, le calme, la docilité, la résignation aussi. On ne peut douter après cela de l'influence du moral sur le physique.

Ajoutons que beaucoup de centenaires sont d'une piété très grande, d'après M. Javal — la constatation est d'autant plus curieuse que M. Javal est un médecin israélite — et puissent dans leurs sentiments religieux la grande force de résignation qui les rend soumis aux malheurs de la vie.

L'ARRIVÉE DE DREYFUS

A RENNES

Paris, 8 heures 30. — L'ex-prisonnier de l'Ile du Diable est enfin débarqué et emprisonné à Rennes.

Comme il fallait s'y attendre, le gouvernement avait pris les mesures les plus secrètes pour dépister les flots de reporters, postés sur les divers coins de la côte bretonne, pour ne pas rater l'événement qui était plus sensationnel pour eux, que pour le public.

Ces dispositions ont eu leur plein effet, c'est-à-dire que deux reporters de *La Patrie* ont seuls pu assister au débarquement de Dreyfus, et à son départ pour Rennes.

On trouvera plus loin, leur récit joint aux nombreux détails recueillis ensuite et parvenus à Paris depuis huit heures du matin.

La *Patrie* a fait paraître, à onze heures, une édition spéciale, qui a eu un grand succès, basé sur la seule curiosité aiguisée, depuis trois ou quatre jours, par les incertitudes sur la date d'arrivée.

Le débarquement a eu lieu dans la presqu'île de Quiberon. Le *Sfax* ne louvoyait pas derrière l'île d'Ouessant, mais sur les ordres qu'il avait reçu aux Açores, il s'est dirigé directement sur Lorient, puis sur Quiberon.

Voici les dépêches dans l'ordre où elles nous sont parvenues :

Le « Sfax » à Quiberon

Quiberon, 1er juillet, 8 heures du matin. — Dreyfus a été débarqué ici cette nuit, dans les conditions suivantes :

Le *Sfax*, précédé de 45 minutes par le *Caldan*, est arrivé à Port-Haliguen, près de Quiberon, à 9 heures 20, par un temps épouvantable.

On sait que Quiberon est à cheval sur deux ports : Port-Maria et Port-Haliguen, distant de quatre kilomètres environ.

Port-Haliguen est à l'est dans la baie. Ce petit port de cabotteurs entre deux jetées, est fréquenté par des bâtiments de guerre qui y trouvent de grandes facilités pour leurs exercices ; il est très spacieux.

Port-Haliguen est un hameau de la commune de Quiberon, dont il est distant de deux kilomètres environ.

Dans l'après-midi de dimanche, vers trois heures, une chaloupe à vapeur était venue inopinément dans ce port et des officiers avaient opéré des sondages à l'entrée.

On sait maintenant leur mission, qu'ils avaient su tenir absolument secrète.

M. Henri Ceard qui possède une campagne à Port-Haliguen, dont les fenêtres ont vue sur la mer, était rentré hier à Paris, ne comptant plus que Dreyfus débarquerait en cet endroit.

Le *Caldan* est un aviso stationnaire, sorti dans la nuit de mercredi à jeudi du port de Lorient; bien que sa sortie ait été remarquée, on ignorait qu'elle était exactement sa mission.

Avant le débarquement

De 9 heures 1/2 à 1 heure 1/2 du matin, on aperçut les feux du *Caldan*, croisant au large, et ceux du *Sfax*, mais les deux navires semblaient ne pouvoir s'aborder.

Sur l'estacade se trouvaient MM. Viguié, Hannion, commissaire de police à Paris, des gendarmes et des inspecteurs de police. Le temps était très mauvais, et on estimait qu'il y avait danger à mettre une embarcation à la mer.

Le maître du port prévint les autorités, qu'à cause du temps, il serait difficile de mettre les embarcations à la mer. Malgré cela, à 1 heure et demie, une baleinière conduite par dix rameurs, sous les ordres d'un officier de marine, et ayant à bord MM. Viguié et Hennion, se détachait du stationnaire et abordait le *Sfax*, en face de Port-Haliguen.

Après les formalités de remise du prisonnier, par les autorités du bord aux autorités administratives, on fit embarquer Dreyfus dans la baleinière, qui, aussitôt, regagna la côte.

Le débarquement

Sur la côte, où quelques instants après abordait l'embarcation, se trouvaient une compagnie du 116e d'infanterie, sous les ordres du capitaine Sauge, quelques gendarmes et le commandant de gendarmerie Godon.

M. Massard, directeur de la *Patrie*, raconte ainsi l'opération du débarquement aux personnes venues auprès de lui pour se renseigner :

» Nous étions là, Bonnier et moi, quand la baleinière aborda ; il y avait plusieurs agents de la sûreté qui nous prièrent de reculer de quelques pas.

» Un matelot descendit le premier, puis un individu en civil, puis un autre. Le premier était, nous l'avons su plus tard, le commandant Prost, qui accompagne Dreyfus depuis Cayenne ; le second était Dreyfus.

» Beaumier dirigea les flots lumineux de la lanterne sourde qu'il avait apportée de Paris, vers les voyageurs.

» Alors nous aperçûmes Dreyfus distinctement, les cheveux sont tout gris, la barbe rousse ; le prisonnier qui paraît d'assez bonne mine, porte un complet bleu, un chapeau mou et un pardessus gris.»

Le débarquement de Dreyfus à Quiberon a passé presqu'inaperçu.

Dans la soirée, de neuf heures à minuit, beaucoup de Quiberonnais, en présence du mouvement insolite du port, étaient venus sur les quais, mais la mer étant grosse, et comme ils ne voyaient rien venir, ils s'étaient dispersés et, à une heure du matin, il ne restait plus que les personnes connaissant le retour du déporté.

L'abordage a été si pénible qu'il en est résulté un retard de quatre heures.

A une heure, un landau à deux chevaux était amené près du port.

Le capitaine de gendarmerie Godon et M. Viguié, chef de la sûreté, qui doit prendre livraison du prisonnier, s'avance vers la voiture et jette un dernier coup d'œil sur l'attelage amené d'Auray par les agents de la sûreté.

Aussitôt débarqué, Dreyfus est confié aux soins du commandant Godon, d'un capitaine du génie de Lorient, d'un maréchal-des-logis et d'un brigadier de gendarmerie.

Remise du prisonnier est aussitôt faite à M. Viguié, directeur de la Sûreté.

Dreyfus, après un moment de repos, prenait immédiatement place dans le landau qui l'attendait.

Dans la même voiture s'installaient trois agents de la Sûreté; elle était escortée d'un détachement de gendarmes sous les ordres du commandant Godon.

La voiture est partie au grand trot et parcourut, en dix minutes à peine, les deux kilomètres qui séparent le port de la gare.

Les rues de Quiberon qui, pendant toute la journée, avaient présenté une grande animation, étaient absolument désertes, au moment du passage de Dreyfus.

A la gare, le service d'ordre était assuré par une compagnie du 116e de ligne.

A la gare de Quiberon

La voiture où a pris place Dreyfus arrive à la gare en cinq minutes. Les abords sont gardés militairement.

M. Baumier, rédacteur à la *Patrie*, que les agents, dans la nuit, prennent pour un de leurs collègues, peut cependant aller jusqu'au quai et assister au départ.

Dreyfus a le col de son pardessus relevé ; il ouvre lui-même, sans prononcer une parole, la portière de son compartiment.

Le directeur de la sûreté lui offre de prendre quelque chose ; il refuse.

Le train spécial, qui est composé de trois voitures et d'un fourgon, va partir, quand une difficulté surgit. L'agent du service de la santé ne veut pas laisser partir Dreyfus sous prétexte qu'il vient des colonies et que le *Sfax* n'a pas accompli les formalités d'usage. Comme bien on pense, la difficulté est vite aplanie.

Un second incident surgit : c'est un journaliste anglais qui insiste auprès de M. Viguié pour monter dans le même compartiment que Dreyfus. Naturellement, l'autorisation lui est refusée.

Enfin, le train s'ébranle. Il est deux heures cinq.

Dans le même wagon que Dreyfus, montent le commandant de gendarmerie Godon, M. Dureaul, le préfet d'Ille-et-Vilaine ; MM. Viguié, Hennion, et le capitaine de gendarmerie commandant l'escorte.

Dans une seconde voiture prennent place un maréchal des logis et un brigadier de gendarmerie, huit gendarmes et quatre inspecteurs de police.

Tandis que le train file à toute vapeur dans la direction d'Auray et de Rennes, on aperçoit encore au large les feux du *Sfax* qui continue sa route vers Brest.

A RENNES

Avant l'arrivée du train

Rennes, 1er juillet. — Le train amenant l'ex-prisonnier de l'île du Diable devait partir à minuit de Redon. Il en est parti seulement à 4 h. 21 pour arriver à Rennes à 6 h. 02.

On dit que le retard a été occasionné par la difficulté qu'a éprouvée le *Sfax* à débarquer.

Pour dépister les curieux, plusieurs trains spéciaux avaient été commandés et formés, tous composés de même façon, sur les lignes de Brest et de Redon. Une voiture, escortée de gendarmes, attendait même à la gare d'arrivée de Brest.

L'arrêt du train

Le train est arrivé à grande vitesse jusqu'à trois kilomètres de Rennes, au passage à niveau des Rabbais. Il a stoppé à six heures.

Dreyfus est descendu du train accompagné de M. Dureault, préfet d'Ille-et-Vilaine; de M. Viguié, directeur de la sûreté générale, et de M. Hennion, commissaire spécial.

Le passage à niveau, situé sur la commune de Saint-Jacques-de-la-Lande, est gardée par un garde-barrière du nom de Picquart !!!

La voie est unique à cet endroit. La barrière, à contre-voie, est fermée.

Deux voitures, entourées de huit gendarmes, se tenaient là. Quatre autres gendarmes entourent Dreyfus. Celui-ci monte dans la première voiture, un landau, avec le capitaine de gendarmerie en civil, le maréchal des logis et le brigadier. Un gendarme prend place sur le siège, à côté du cocher.

Le préfet, le directeur de la sûreté générale, le commissaire spécial occupent la seconde voiture, un break, avec trois inspecteurs de la sûreté.

La descente a duré à peine deux minutes. Elle a passé inaperçue, presque en rase campagne, à cette heure matinale.

Le train a stoppé encore environ vingt minutes, afin de donner au cortège le temps de le précéder en ville. Il était composé de trois voitures de 1re classe et de deux fourgons.

En ville

A peine Dreyfus, accompagné des inspecteurs, était-il monté en landau, que celui-ci, attelé de deux bons chevaux et conduit par un cocher expérimenté, se dirigeait sur Rennes.

Un des inspecteurs ayant dit quelques instants avant à la garde-barrière qu'elle allait voir passer Dreyfus, cette brave femme répondit : « Dreyfus, je ne l'ai jamais vu ! *Je n'en ai jamais entendu parler !* »

Heureuse femme !

D'autre part, dix gendarmes montaient dans une tapissière, tandis que dix autres escortaient la voiture du prisonnier. Les voitures partaient au grand trot pour Rennes ou, sans incident, elles arrivaient.

La pluie était tombée à plusieurs reprises pendant la nuit et avait chassé les curieux qui, se fiant aux préparatifs faits pour deux et trois heures du matin, espéraient voir passer le prisonnier.

Au moment de l'arrivée, une éclaircie s'est produite ; mais, vu l'heure matinale et faute de renseignements précis, les curieux étaient peu nombreux sur le passage des voitures qui ont été presque inaperçues.

Dreyfus, que nous n'avons pu voir qu'une minute à peine, a les cheveux grisonnants. Il porte une barbe d'une couleur roussâtre, taillée en fer à cheval. Il est vêtu d'un complet bleu avec un pardessus gris fer et est coiffé d'un chapeau en feutre mou, larges bords rabattus. On sait que Dreyfus est très myope, aussi a-t-il un pince-nez aux verres très épais.

En passant devant nous, il se tient très droit et semble bien portant. On dit qu'il n'est nullement fatigué du voyage qu'il vient d'accomplir.

Les voitures débouchent du chemin de ronde surnommé le « Pigeon blanc » et se dirigent sur la route de Redon à Rennes, laissant à gauche le polygone où, déjà, sur le champ des manœuvres, étaient réunis un grand nombre d'artilleurs.

Les voitures passent sur le pont de la Couronne qui domine la voie ferrée, prenant ensuite le faubourg de Nantes, le boulevard de La-Tour-d'Auvergne, où se trouve la caserne occupée par le 10e d'artillerie ainsi que l'arsenal. Puis elles débouchent place de Bretagne, s'engageant dans les rues Charlotins, du Pré, Botte-Toulier, Duhamel, où se trouve l'entrée de la prison militaire.

A la prison militaire

Devant la prison militaire, la foule n'est pas très considérable. Beaucoup de curieux se sont lassés et sont rentrés tranquillement chez eux.

A trois heures et demie, le lieutenant-colonel Brière, en tenue de service, accompagné d'un soldat en armes, vient faire une dernière inspection de la prison militaire. Il pénètre dans l'immeuble, d'où il sort quelques minutes après. Un peu plus tard trois gendarmes, dont l'un est porteur d'un filet, entrent à leur tour dans la prison.

A six heures, au moment précis où l'horloge du lycée tintait, les cent cinquante à deux cents personnes qui, toute la nuit, étaient restées autour de la prison, apercevaient au delà du pont de la Gare le landau et le break entourés de gendarmes.

Un seul cri sortit de toutes les poitrines : « Le voilà !»